Dionysos

En tournée tout l'été, ces infatigables nous livrent leur choix pour un été qui se souviendra de leur *Song for Jedi*.

› **CALVIN JOHNSON** *Sand* (reprise de Lee Hazlewood)
L'original est splendide, déjà la reprise d'OP8 était très belle, mais celle-ci toute en nonchalance et trompette.

› **JOHNNY CASH** *Mercy seat* (reprise de Nick Cave)
Quasiment mes deux chanteurs préférés qui se mélangent. J'ai appris qu'ils allaient faire un duo sur le prochain Johnny Cash et j'en suis tout excité.

› **EMINEM** *Without me*
Le clip est vraiment drôle.

› **PJ HARVEY** *To bring you my love*
L'une des meilleures bandes originales d'orage.

› **SKIP JAMES** *Devil got my woman*
Ça m'a donné des frissons dans un tout petit cinéma mal climatisé devant *Ghost World* à Toulouse.

› **JACQUES BREL** *Ces gens-là*
Un magnifique pansement à colère, et que même en été parfois, on en a besoin...

› **BJÖRK** *The Hunter*
Je me suis baladé dernièrement en Islande et j'avais l'impression que quelque chose allait éclore sous mes pieds.
Je me suis jeté sur ce disque de Björk à mon retour, pour prolonger cette sensation.

› **ENNIO MORRICONE** *Le Bon, la Brute & le Truand* (BO)
On le met au début de nos concerts et ça sonne la charge, le moment où "ça y est, c'est parti".

› **SMOG** *Your wedding*
Parce qu'il y a deux phrases et qu'elles sonnent comme un livre tout entier *"I remember entering you and I'm gonna be drunk at your wedding"* (*"Je me souviens t'avoir pénétrée et je vais me soûler à ton mariage"*).

› **NOIR DÉSIR (REMIXÉ PAR YANN TIERSEN)** *A ton étoile*
Ce texte me touche à même la peau et les arrangements de Tiersen sont vraiment beaux.

Queens Of The Stone Age

Il sortent, en août, leur *Songs For the Deaf*, parfaite raison d'écouter du metal. En attendant, voici leur compil.

› **THE RAMONES** *53rd & 3rd*
Ils devraient être en permanence dans les hit-parades depuis vingt-cinq ans. Les mouvements punk et metal se suivent et disparaissent. Mais eux sont éternels.

› **BJÖRK** *Bachelorette*
Le punk-rock, c'est plus une attitude qu'un son. Björk est plus punk que Blink 182.

› **PEACHES** *Fuck the pain away*
Je suis dingue de cette fille, nous allons tourner avec elle et Trail Of Dead.

› **WEEN** *White Pepper*
Il est nécessaire d'avoir des groupes expérimentaux autour de nous. Je tiens à ce sang neuf .

› **MARK LANEGAN** *Carnival*
Je suis si fier qu'il chante aujourd'hui avec nous. Sur cette chanson en solo, sa voix me bouleverse.

› **SUBHUMANS** *From the Craddle to the Grave*
Ce groupe punk anglais jammait et faisait des chansons de vingt minutes. Ça a été l'inspiration première de notre ancien groupe, Kyuss.

› **BLACK SABBATH** *Paranoid*
Je ne comprends pas comment une chanson aussi sombre et malsaine a pu être un aussi gros tube.

› **BLAG FLAG** *Nervous Breakdown*
Gamin, j'écoutais autant le hardcore de Black Flag que la pop des Slickee Boys. J'aime le vacarme quand il dissimule un hameçon mélodique.

› **THE SONICS** *Psycho*
Du rock garage réduit à l'essentiel. La musique a été ma nourriture pendant toute l'enfance.

› **A PERFECT CIRCLE** *Judith*
Un de mes groupes contemporains préférés. Je suis si fier que leur guitariste Troy Van Leeuwen joue avec nous, ainsi que Dave Grohl (Nirvana) et Mark Lanegan (Screaming Trees).



CROCODILES DANDYS

Les très jeunes Australiens de The Vines reprennent le flambeau d'une pop saturée et bouillonnante laissée à l'abandon depuis Nirvana. Si, avec *Highly Evolved*, leur premier album aux barbelés électrifiés, le plaisir est total, sur scène, c'est pire encore.

Par David Glaser Photo Renaud Monfourny

Tant pis pour les voisins d'avion : l'album *Highly Evolved* de The Vines s'écoute fort. Un masque d'oxygène de dépressurisation, un gilet de sauvetage en cas de crash, un rafraîchissement magique composé d'ingrédients pour se dépenser et de sels minéraux pour récupérer. Le cinquième titre *Homesick* commence comme du Mercury Rev et évolue vers des refrains proches de ce que Lennon et Macca auraient pu fredonner s'ils étaient nés à la fin des années 70. Ça tombe bien, on arrive à l'aéroport Lennon de Liverpool. Autour de la salle de concert de la fac, on renifle l'été à cette petite odeur de peau délicatement rôtie, et à la vue des T-shirts où The Vines remplacent déjà les cuirs élimés des indie-kids lookés à la Strokes.

Pour être sûr d'avoir son billet et de voir les quatre Australiens, le jeune prolo qui travaille dans une usine de la banlieue proche d'Everton a été le premier au magasin de disques HMV du centre-ville. Même effort pour l'ado attardé de quarante balais qui a laissé maman et les enfants au pays de Galles.

Sur scène, la sueur ruisselle sur les pommettes de Craig Nicholls : le chanteur, plein de motivation juvénile, n'a même plus peur de jouer de fausses notes. Il décolle rarement le nez des instruments et fixe un public dévoué, excité par une ou deux chansons qu'il a immédiatement adoptées comme hymnes de son été. Car la discographie des Vines se limite à trois singles, dont deux tueries redoutablement obsédantes (*Highly Evolved* et *Get Free*) expédiées dans le Top 40 anglais dès leur sortie. Le tonitruant album *Highly Evolved*, produit par Rob Schnapf, déjà responsable du *Mellow Gold* de Beck, va sortir, en plein mois de juillet. Mais il n'a rien de ces pétards mouillés que l'industrie balance généralement l'été, pour faire frémir le creux de la vague.

Lancé à la poursuite des limousines du revival garage – les Américains The Strokes, Yeah Yeah Yeahs et White Stripes ou les Suédois The Hives –, le bolide The Vines pratique sur scène l'excès de vitesse. Le groupe y combine la puissance sèche du tambour et de la basse aux mélodies de guitare altières, rehaussées par un timbre de voix cyclothymique. Le rock racé des Vines contre le rock fin de race et réac d'Oasis. Car ce qui fascine ici, c'est cette façon de déchirer et d'envoyer au vent mauvais le catalogue des références, de Nirvana à My Bloody Valentine, de Supergrass aux Pixies.

En tout cas, le buzz autour de cette poignée de singles (dont le déjà introuvable *Factory*) a déjà mis le feu aux scènes du Royaume-Uni avec cette tournée qui se concluera par un passage au Festival de Glastonbury tout aussi sold-out.

Dans les coulisses, Craig Nicholls, Leonardo Di Caprio en moins bien peigné et plus frappé, déambule d'un pas chaloupé, accompagné de son inamovible ghetto-blaster, où se bousculent les chansons de Suede, Supergrass ou Radiohead. Décrit à tort dans la presse d'outre-Manche comme un petit génie suicidaire, capable de tomber dans les plus incontrôlables crises d'angoisse, il présente au contraire, quand on le somme de dévoiler ce qui se cache sous sa coiffure d'éternel teenager, une maturité implacable et une ambition démesurée de durer. Pete Yorn, leur compagnon de première partie, leur a fait la leçon. *"Une pipe, avec du tabac aromatisé à la pomme"*, suffira à leur griserie quotidienne, juge l'artiste américain en ancien combattant du sex, drugs and rock'n'roll.

Nicholls acquiesce et prône l'éthique avant tout. *"Je ne veux pas seulement représenter le cliché du chanteur de rock. Je cherche surtout à ne pas tomber dans le panneau des drogues. Je veux vivre au-delà de 30 ans, en gardant mon attention sur la musique, pour laquelle je ressens un désir obsessionnel. Je pense que je changerai un jour de moyen d'expression artistique, pour me remettre à la peinture par exemple, car je n'ai pas envie de rester le même. Mais pour l'instant, je veux passer des heures s'il le faut dans les studios, m'intéresser aux nouvelles technologies. Si l'artiste devient un simple marchand qui refile sa camelote, j'appelle ça un sacrilège. Je respecte trop la musique pour me comporter ainsi."*

Le lendemain, on retrouve le jeune zébulon à Leeds dans ce que Radio One a élu "la salle de l'année", le Cockpit. Craig est rayonnant. Ce fils d'un obscur musicien des années 60 a poussé au milieu des icônes rock et des *bad seeds*, pratiquant un petit boulot dans un fast-food de Sydney pour se payer des disques et les cordes de sa guitare. Heureux d'être là, quoiqu'un peu émoussé par la débauche d'énergie de la veille, il apprend la patience avec cette sortie tardive de l'album. *"Depuis que* Highly Evolved *est terminé, l'attente est longue et l'enthousiasmante découverte du studio de Los Angeles est déjà loin. C'était la première fois qu'on quittait Sydney, tout était nouveau, ces couleurs, Hollywood... Mais c'est maintenant qu'on va pouvoir nous apprécier à notre juste valeur, car tout le monde pourra écouter l'album, et ça c'est excitant."*

Le Cockpit de Leeds est plein à craquer. Ephèbe imberbe, créature de films hollywoodiens à la Matt Damon, Nicholls pousse sa voix jusque dans ses derniers écorchements, susurre dans sa barbe de velours ses bijoux de couplets, les plus ébouriffés et envoûtants de ce côté-ci de la sauvagerie pop depuis Nirvana. Puis avis de tempête : il laisse tomber le manche de sa guitare vers le bas, laisse Ryan Griffiths piloter les débats électriques pour abuser de sa membrane. Il secoue sa tignasse, ne tient pas en place, saute de la puissance du chœur à l'exploration de l'intimité, de la performance vocale au déraillement du train de ses pensées. Sa voix semble continuellement détraquée par une angine carabinée. Son physique chétif contraste avec l'allure de bûcherons-surfeurs de Hamish Rosser et Patrick Mathews, dignes des rôles d'ados complexés de la série des antipodes *Hartley, cœurs à vif*.

Des refrains proches de ce que Lennon et Macca auraient pu fredonner s'ils étaient nés à la fin des années 70.

Au milieu du show, le groupe s'attaque au hit de Outkast *Ms Jackson*, essai juste et performant, accompagné par le public sur le *"ouh"* qui ponctue le refrain. La fin du concert est plus chaotique : Mark, l'un des managers du groupe, rapporte à son collègue Andy que les dégâts sur scène s'élèvent à quelques centaines de livres sterling.

Outre ce manager des débuts, The Vines aiment être entourés : des copains d'enfance mais aussi la famille. Ainsi, deux jeunes et jolies chômeuses, tatouées intégralement et habillées en vamps métallo-gothiques, se font inviter de show en show, sacrifiant leurs maigres allocs pour payer l'essence. Avec un tel casting, le groupe aurait de quoi recréer la série de real TV d'Ozzy Osbourne. Avec Nicholls dans un rôle équivalent à Ozzy, la série qu'on baptiserait *"Aussie Osbourne"* pourrait même faire oublier outre-Manche l'increvable feuilleton australien *Neighbours*. L'air de rien, avec cette niaiserie, les Anglais ont mis un nom sur un petit bout de blonde, Kylie Minogue. Pour elle, le processus de vinification a bien marché.

Highly Evolved *(Capitol)*.